

Introduction

Michaël ATTALI et Évelyne COMBEAU-MARI

Le projet de recherches s'inscrit dans la continuité d'un programme d'études initié en 2005 dont la dynamique a généré depuis plusieurs prolongements. Nous constatons alors la précocité et l'importance des liens entre le sport et la presse, repérables dès la fin du XIX^e siècle en même temps que la rareté des travaux universitaires sur le sujet, dominé par les témoignages publiés par des journalistes sportifs¹.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, la presse française a en effet intégré le fait sportif. Plus encore, elle a contribué à sa structuration, à son développement et à ses nombreuses inflexions². Limité dans un premier temps au traitement des courses hippiques, l'événement sportif n'a cessé d'interpeller les rédacteurs alors que l'essor de l'imprimé s'est accentué sous la III^e République, qualifiée « d'âge d'or de la presse française³ ». Devenu avec les techniques modernes de fabrication, un produit de consommation, le journal pénètre les classes populaires de la France urbaine se transformant profondément dans sa présentation, son contenu et son style. Cet engouement coïncide avec l'avènement de l'instruction qui élargit la base du lectorat. Si dès 1854 un premier bimensuel spécialisé, *Le Sport*, est publié sous la responsabilité d'Eugène Chapus, il ne concerne qu'une frange aisée de la population. La situation change à l'orée du XX^e siècle. La presse sportive rencontre un franc succès. Le sport occupe une place de plus en plus importante dans la presse généraliste. Il captive l'opinion publique. Les patrons de presse s'en emparent pour s'ériger en médiateurs d'une nouvelle forme de culture.

Au cours du XX^e siècle, l'attrait pour le sport dans la presse généraliste et spécialisée, qu'elle soit nationale ou régionale, n'a cessé de s'amplifier⁴.

1. Le cas de Jacques Marchand, illustré par la série d'ouvrages publiée aux Éditions Atlantica, est particulièrement éclairant.
2. Comme le montrent les travaux d'É. COMBEAU-MARI (dir.), *Sport et presse en France XIX^e-XX^e siècles*, Paris, BUF, 2007 et de M. ATTALI (dir.), *Sports et Médias. Du XIX^e à nos jours*, Paris, Atlantica, 2010.
3. C. BELLANGER, J. GODECHOT, P. GUIRAL et F. TERROU, *Histoire générale de la presse française, tome 3 : de 1871 à 1940*, Paris, PUF, 1972, p. 137.
4. Cette dynamique n'est pas un phénomène spécifiquement français. La presse écrite sportive reste la plus lue dans tous les pays européens. Ce sont près de 700 000 exemplaires des trois journaux sportifs

La réussite du quotidien *L'Équipe* en 2011 avec 2 341 000 lecteurs en est une illustration flagrante comme l'expansion des médias électroniques qui décuple sa visibilité. Ce constat empirique contraste singulièrement avec le faible intérêt suscité par le sport dans l'historiographie française de la presse.

Généalogie de l'étude

Effectivement, les approches historiques des relations sport-presse se limitent à des vues générales. Elles sont le plus souvent lues au travers du quotidien emblématique *L'Équipe*⁵. Les recherches centrées sur l'histoire d'organes de presse généralistes⁶, au regard de l'ampleur du sujet, ont abandonné l'étude de l'information sportive. Le colloque « L'Humanité, de Jaurès à nos jours⁷ », organisé conjointement par les centres d'histoire contemporaine des universités de Versailles/St-Quentin-en-Yvelines, Sciences Po Paris, l'université de Paris I et l'université de Bourgogne qui s'est tenu en avril 2004 à la Bibliothèque nationale de France, note l'importance du sport dans les colonnes du quotidien militant mais ne lui accorde aucun développement particulier.

Si les historiens de la presse ne confèrent guère d'attention à cette thématique, les historiens de sport jusqu'aux années 2000 n'ont pas davantage exprimé d'empathie. Bien qu'accoutumés à utiliser la presse sportive comme une source privilégiée, ils ont négligé son étude en tant que structure dotée d'acteurs, impliquée dans des enjeux économiques, politiques, sociaux et culturels.

C'est avec la médiatisation croissante du sport, notamment l'avènement de la télévision, que la problématique des rapports sports et médias a pris une autre dimension. D'une affaire de spécialistes, elle est devenue affaire de société. La télévision supplante alors la presse écrite et occupe tout le champ des rapports sport et médias. De fait, les historiens, peu outillés sur l'analyse de l'image restent en retrait de l'objet télévisuel avec pour corollaire l'absence de production durant les décennies 1980-1990. Aussi, les jeunes sections universitaires Info-Com ont-elles investi un champ de recherche vacant. La revue de l'école supérieure du journalisme de Lille, *Les cahiers du journalisme*, lancée depuis juin 1996 consacre son numéro 11 de décembre 2002 au « journalisme sportif : le défi éthique ». Questionnés par l'émergence de nouveaux médias concurrentiels, les rapports sport et presse trouvent alors un écho chez les historiens de la presse et du sport.

Cette situation nous a incité depuis le CRESOI (Centre de recherches sur les sociétés de l'océan Indien) de l'université de La Réunion à

italiens, le milanais *La gazetta dello sport*, le romain *Corriere dello sport* et le turinois *Tuttosport* qui sont lus, quand 800 000 personnes achètent en Espagne les 4 titres majeurs, les madrilènes *Marca* ou *AS* et les Barcelonais *Sport* ou *El mundo deportivo*.

5. Voir les ouvrages d'Édouard Seidler et de Jacques Marchand.

6. P. Eveno pour *Le Monde* ou C. Blandin pour *le Figaro*.

7. Concrétisé par une publication aux Éditions du Nouveau Monde en 2004.

promouvoir et à réaliser une première publication historique : *Sport et presse en France (XIX-XX^e siècle)*⁸ en partenariat avec de nombreuses équipes de recherche. Traitant la presse comme une structure, nous avons varié les focales des études, sommes entrés dans le détail des titres publiés, avons redonné vie aux acteurs, dépoussiéré les salles de rédaction, dégagé les défis et les enjeux. Le lecteur trouve là une diversité d'articles sur près d'un siècle d'histoire française. Six thématiques se dégagent. Elles distinguent des phases d'émergence (le temps des fondateurs, la création et la structuration de la presse spécialisée), couvrent l'ensemble des territoires français (dont le sport dans la presse coloniale et dans les outre-mers). Deux axes (genres, sport, presse et l'étude de la presse affinitaire) prolongent les investigations. Un chapitre sur les événements sportifs aborde les formes de l'écriture tant dans la presse générale que spécialisée.

Ce premier ouvrage entendait privilégier l'ouverture d'un chantier, mobiliser la communauté universitaire, stimuler une dynamique avant de se concentrer sur des axes plus délimités (espace, période, forme de presse, acteurs, écriture). Les pistes de recherche ne manquaient pas et nous envisagions à l'aune de cette publication de creuser le sillon. Le contexte scientifique semblait d'ailleurs bien s'y prêter. Parallèlement, les relations complexes entre l'univers des médias et le sport ont retenu l'attention d'autres chercheurs comme peuvent en témoigner des projets qui sont parvenus à maturité. En particulier ceux de Philippe Tétart et Sylvain Villaret⁹, dédiés au développement de la presse sportive régionale avant 1914 ou encore ceux de Patrick Clastres et Cécile Méadel qui ont dirigé un numéro spécial de la revue d'histoire *Le Temps des médias* consacré aux interactions entre champ sportif et champ journalistique¹⁰. Enfin, l'organisation des carrefours d'histoire du sport, autour des rapports entre le sport et les médias du XIX^e siècle à nos jours, par Michaël Attali à l'université de Grenoble en 2008 a conforté et élargi la réflexion¹¹. Les grandes catégories de la presse (généralistes, spécialisées, régionales et affinitaires) ont été étudiées à travers des études de cas. Des travaux inédits abordent les interactions réciproques entre le sport et les médias au travers d'événements, de supports (internet, télévision, etc.) ou de mises en œuvre. Enfin les significations du sport dans les médias font l'objet de recherches en vue de situer sa perception et les distorsions concomitantes, ses fonctions tout autant que son rôle propagandiste. L'ouvrage a permis d'approfondir les aspects méthodologiques et d'enrichir les questionnements tout en identifiant les points aveugles de l'historiographie. C'est à l'occasion de ce colloque que

8. L'ouvrage sous la direction d'É. COMBEAU-MARI est paru en 2007 à la Bibliothèque universitaire et francophone.

9. *Les Voix du sport. La presse sportive régionale à la Belle Époque*, Biarritz, Atlantica, 2010.

10. *Le Temps des médias*, dossier : la fabrique des sports, n° 9, 2007/2.

11. Les meilleures contributions ont été publiées dans un ouvrage aux éditions Atlantica en 2010 : *Sports et Médias. Du XIX^e siècle à nos jours*.

l'idée a germé de centrer les recherches sur les presses communistes et de sceller un partenariat entre nos deux universités.

Le sport dans les presses communistes au xx^e siècle

Bien qu'elles soient à ce jour assez peu explorées¹², les presses des partis communistes représentent un objet d'étude heuristique. À compter du début des années vingt, dans le sillage de l'autonomisation des Partis communistes européens émergent des organes de presse qui tentent de s'imposer dans le paysage médiatique. Dans les années trente, ces journaux se diffusent avec des axes de rayonnement multiples. Ils quadrillent les espaces nationaux et internationaux esbossant des zones de réception plus ou moins denses avec des variations et des évolutions d'audience. Ils intègrent la sphère du monde du travail au sens large (ouvriers, fonctionnaires) et promeuvent un discours militant. Il est ainsi possible de considérer un espace éditorial clairement identifié se référant aux idéaux communistes. Sa densité et la pluralité de ses supports en fait un levier d'influence sur l'opinion qui irrigue les mouvements sociaux tout au long du xx^e siècle. Les titres contribuent à construire une culture¹³ fondée sur des croyances collectives, des idéaux, un projet de transformation sociale, une conception des rapports sociaux, un ensemble de normes et de valeurs partagées par des individus issus d'univers différents mais faisant corps autour d'un engagement politique.

Cet engagement prend sens lorsqu'il s'inscrit dans des combats. La lutte contre le capitalisme, les mouvements pour la paix ou l'exaltation de la modernité sont quelques-uns des aspects investis par la sphère communiste. Mais l'adhésion reste à distance si elle ne se concrétise pas dans des objets. Le sport est l'un d'eux tout en devenant un emblème. S'adressant initialement à une catégorie sociale restreinte, il propose une exégèse des luttes de classes et des processus de domination. Né dans le berceau du libéralisme, il reproduit nombre de traits que les communistes s'attachent à dénoncer et/ou à contrecarrer¹⁴ par l'intermédiaire de modèles alternatifs. En promouvant l'affrontement et en créant des hiérarchies, il développe des valeurs antithétiques à celles des mouvements communistes. Pourtant, le sport devient l'un des fils conducteurs du discours communiste en France et en Europe. Car il stimule la critique et permet d'investir des problématiques telles que la démocratisation ou le libre accès. Parmi l'ensemble des courants politiques, ceux relevant du communisme marquent un fort investissement dans le domaine du sport. La création de fédérations, d'épreuves

12. En France, en dehors du quotidien *l'Humanité*, de *Ce soir* et de quelques monographies, la presse communiste n'a guère donné lieu à investigation historique.

13. J. VIGREUX, S. WOLIKOW, *Cultures communistes au xx^e siècle*, Paris, La Dispute, 2003.

14. Sur cette question, nous renvoyons à la synthèse d'A. GOUNOT : « Face au sport moderne (1919-1939) », J. VIGREUX et S. WOLIKOW (dir.), *Cultures communistes au xx^e siècle*, Paris, La Dispute, 2003, p. 203-218.

particulières et de plateformes politiques spécifiques en sont autant d'empreintes¹⁵. En se saisissant du sport, la presse communiste contribue à structurer une culture sportive parmi les couches populaires et à construire un rapport particulier à la pratique. Au tournant des années d'après-guerre, les titres considèrent la modernité, l'« apolitisme », les valeurs du sport pour revitaliser leurs colonnes. Le thème joue un rôle éditorial majeur occupant un espace important, parfois la une. Prenant modèle sur les grands journaux sportifs de l'entre-deux-guerres, la presse communiste devient un acteur incontournable du champ sportif lui conférant une dynamique originale.

À l'interface de l'histoire de la presse et de celle du sport, cet ouvrage a pour ambition d'éclairer une part de la vie culturelle et sociale du xx^e siècle. Le texte d'Yves Santamaria vient poser les cadres et les fondamentaux. Il a accepté de relever le défi d'ouvrir la réflexion sur les rapports entre le PCF et le sport. Il explique les raisons du manque d'adhésion des historiens du Parti communiste aux questions sportives. En mobilisant le concept de « jaurésisme sportif » proposé par Jean-Marie Brohm, il analyse la décennie soixante-dix, véritable charnière en matière d'instrumentalisation du sport par les divers courants politiques se réclamant de l'extrême gauche face à la direction communiste.

Le livre s'organise selon un plan dans lequel les temporalités coïncident avec les rythmes de l'évolution des partis communistes. L'enquête sur les discours sportifs dans la presse communiste confirme la prééminence et l'impact des stratégies politiques décidées à Moscou sur les choix éducatifs, culturels, sociétaux véhiculés dans ses satellites : syndicats, fédérations sportives, associations et dans ses relais les plus efficaces : les organes de presse. Malgré son invention par la « bourgeoisie » pour encourager l'esprit de libre entreprise, le sport est identifié non sans ambiguïté par les dirigeants communistes comme un moyen de fédérer et de former la « jeunesse prolétarienne » dans une perspective révolutionnaire. Créée à Moscou en juillet 1921, lors du premier Congrès international des représentants des organisations révolutionnaires du sport ouvrier en tant que filiale du Komintern pour contrer l'Internationale sportive ouvrière sociale-démocrate (WSI¹⁶), l'Association internationale du sport rouge et des organisations de gymnastique, connue sous le nom d'Internationale du sport rouge¹⁷ (RSI), groupe les sportifs¹⁸ des mouvements communistes

15. Parmi les nombreux travaux sur le sujet, citons ceux de M. BORREL, *Sociologie d'une métamorphose : La Fédération Sportive et Gymnique du Travail entre société communiste et mouvement sportif (1964-1992)*, thèse de doctorat de l'IEP de Paris, 1999 ; d'A. GOUNOT, « Les Spartakiades internationales, manifestations sportives et politiques du communisme », *Cahiers d'histoire*, n° 88, 2002, p. 59-75 ; et de F. SABATIER, *Une histoire socio-culturelle de la FSGT (1945-1972). La diffusion sociale de son projet « sportif » à l'épreuve de ses réseaux et de ses militants*, thèse en histoire contemporaine, université de Versailles/St-Quentin-en-Yvelines, 2003.

16. Elle deviendra en 1929 l'Internationale sportive ouvrière socialiste (ISOS).

17. Voir J. RIORDAN, *Sport in soviet society; Development of Sport and Physical Education in Russian and the USSR*, Cambridge/London/New York, Cambridge University Press, 1977.

18. Les effectifs des sportifs d'Union soviétique dominent largement l'association.

ouvriers d'Europe centrale et occidentale. Le second article des statuts de l'association proclame explicitement sa fonction politique.

« L'Internationale du Sport Rouge regroupe toutes les associations sportives ouvrières et paysannes qui soutiennent la lutte des classes prolétariennes. [...] La culture physique, la gymnastique, les jeux et le sport sont des moyens de la lutte des classes, non une fin en soi¹⁹. »

Jusqu'en 1937, date de sa dissolution, elle met en œuvre les objectifs tout autant qu'elle révèle les contradictions de la politique sportive internationale de l'URSS²⁰. Elle incarne l'un des moyens de propagande tentant de sceller une image positive du modèle bolchévique. Elle vise ainsi à nouer des relations avec plusieurs mouvements de sympathisants dans les pays occidentaux, à élargir l'influence soviétique vers les pays en voie de développement et à assurer, à terme, la domination de l'URSS dans les compétitions sportives. À compter de la fin des années 1930, lorsque la politique sportive de l'État s'affirme, et plus encore après la Seconde Guerre mondiale, l'URSS envisage la compétition sportive internationale comme un système de mise en scène de l'excellence soviétique en direction des opinions publiques²¹. Cette ambition contrôlée par Moscou se nourrit des parutions d'organes de presse communistes dans toute l'Europe et le sport s'affirme comme une stratégie éditoriale fixant une des lignes les plus emblématiques du combat soviétique.

La période de l'entre-deux-guerres correspond au temps d'appropriation du sport qui prend les atours d'un objet éminemment politique. Elle structure la première partie de l'ouvrage qui croise les angles d'analyse. Certes, la place occupée dans les colonnes de la presse généraliste reste encore limitée mais elle s'affirme graduellement au cours des deux décennies. Ainsi, les grands événements sportifs s'installent dans les pages des journaux. Dès 1924, Karen Bretin-Maffiuletti et Benoît Caritey relèvent un discours construit sur le sport au sein de la rédaction du quotidien *l'Humanité* porté par la voix de Marcel Cachin, qui revendique une antériorité sur l'importance accordée à un tel sujet. L'organisation en France de Jeux olympiques incite à une analyse d'ensemble du fait sportif²². Les textes de Tony Froissart, de Karen Bretin-

19. Cité par J. RIORDAN, « La politique sportive étrangère soviétique pendant l'entre-deux-guerres », P. ARNAUD et J. RIORDAN (dir.), *Sport et relations internationales (1900-1941)*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 131.

20. A. GOUNOT, « Entre exigences révolutionnaires et nécessités diplomatiques. Les rapports du sport soviétique avec le sport ouvrier et le sport bourgeois en Europe (1920-1937) », P. ARNAUD et J. RIORDAN (dir.), *ibid.*, p. 241-276 ; A. GOUNOT, *Die Rote Sportinternationale 1921-1937. Kommunistische Massenpolitik im europäischen Arbeitersport*. Münster, LIT Verlag, 2002, 270 p.

21. J. RIORDAN, *Sport, Politics and Communism*, Manchester, Manchester University Press, 1991, 169 p.

22. Pour une analyse circonstanciée : M. ATTALI, T. FROISSART, « La représentation des JO de 1924 dans les presses de droite : kaléidoscope nationaliste et rappel à l'ordre » (p. 895-924) et « Entre rejet et fascination : le traitement contrasté de la VIII^e olympiade dans la presse française de gauche » (p. 925-950), T. TERRET (dir.), *Les Paris des Jeux Olympiques de 1924 – Volume 3*, Paris, Atlantica, 2008.

Maffiuletti et Benoît Caritey, de Guillaume Robin et de Fabien Sabatier soulignent tous à leur manière la diversité d'un engagement sportif indexé sur des perspectives politiques. Qu'il s'agisse de la presse syndicale, de la presse des organisations sportives communistes française ou allemande, le sport représenté dans les années vingt comme un instrument de lutte « classe contre classe » renforce l'identité du parti. Dans le contexte de montée du nazisme, les auteurs s'accordent pour noter un infléchissement de cette ligne à compter de 1934. Les rouages sportifs sont mobilisés pour intégrer une vaste politique d'union anti-fasciste. Au sein des instances syndicales et sportives, l'objectif est de former un réseau de cadres susceptibles de prendre en charge l'organisation du temps libre des ouvriers. La presse soutient le développement d'une culture de la conquête sociale, s'appuyant sur une formation par les loisirs proche du projet mené par Léo Lagrange dans le gouvernement français de Front populaire. La signature du pacte germano-soviétique le 23 août 1939 déstabilise les militants et l'organisation des partis communistes. En France, le gouvernement saisit les principaux organes de presse *l'Humanité* et *Ce soir* dès le 26 août. Avec l'entrée en guerre contre l'Allemagne hitlérienne, les autorités françaises décrètent le 26 septembre la dissolution du PCF et de toutes les organisations rattachées à l'Internationale communiste. Pendant presque cinq ans, le parti évolue dans la clandestinité. Ses circuits de presse sont étouffés. Il retrouve progressivement son audience à compter de 1942 s'inscrivant désormais dans le camp de la Résistance qui triomphe en 1944.

La Libération et la période de l'immédiat après-guerre s'imposent comme des temps forts de promotion pour la presse communiste dont témoignent les contributions de la seconde partie de l'ouvrage.

Sortis vainqueurs de la guerre et auréolés de leurs engagements dans la Résistance, les Partis communistes sont sur le devant des scènes politiques. En France, la presse reflète les nouveaux rapports de force et le poids du Parti dans les urnes. Avec 31 titres et près de 27 % du tirage global, la presse communiste et sympathisante représente la première force éditoriale²³ surpassant la presse socialiste (25 titres, 21 %) et la presse liée au mouvement républicain populaire (15 titres, 14 %). Ces positions s'évaluent également sur le plan syndical puisque le SNJ-CGT devient la première force chez les journalistes. L'offensive communiste se déploie en cette période en une pluralité de secteurs de la vie sociale : l'économie, la police, l'enseignement, la jeunesse et le sport. Le PCF intègre les multiples organisations de masse qui contribuent à diffuser son influence et forment un large vivier de recrutement.

Entre 1944 et 1947, période phare de rayonnement politique, l'article d'Évelyne Combeau-Mari montre que les Partis communistes développent une stratégie de diversification éditoriale. Centrée sur la jeunesse en 1944,

23. Fin 1944, *l'Humanité* tire à 326 000 exemplaires, *Ce soir* à 288 000, des hebdomadaires comme *Les lettres françaises* ou *l'Avant-Garde* à respectivement 135 000 et 125 000 exemplaires. J. MOTTIN, *Histoire politique de la presse, 1944-1949*, Paris, Bilans hebdomadaires, 1949.

cette orientation s'infléchit dès la fin de l'année 1945 pour faire du sport, une rampe de lancement des feuilles communistes. La problématique de la jeunesse apparaît prioritaire dans le contexte de la Libération et de la reconstruction. Cette presse, avec la création de l'hebdomadaire *Jeune combattant*, contribue à vivifier les engagements et à façonner les identités politiques. *Jeune combattant* et *France-URSS* sont tirés chacun à 200 000 exemplaires. Au regard de ce succès éditorial et dès la fin de l'année 1945, le Parti communiste français établit un projet définissant le sport comme un agent d'unification et de contrôle de la jeunesse. Il est ainsi possible d'identifier un espace éditorial communiste consacré au sport particulièrement étoffé dans une période de recomposition. *L'Auto*, le *Miroir des sports* et la plupart des acteurs de l'entre-deux-guerres ont disparu sans que *L'Équipe* et les autres titres se présentant comme apolitiques n'aient encore fait leur place. Notons ainsi la création de *Sports* en février 1946 devenu quotidien au cours du printemps, puis le 29 mai 1946 de *Miroir-Sprint*, hebdomadaire multi-sports, en même temps que *Ce soir* et *l'Humanité* offrent une place de plus en plus importante à l'actualité sportive. La structuration éditoriale (rubrique dédiée, une, photographie, etc.), le nombre et la qualité des chroniques donnent à la presse communiste une forte crédibilité dans le domaine sportif²⁴ et l'ouvrent à un public beaucoup plus large. La fonction de propagande du sport par l'intermédiaire de ces titres n'en prend que plus de force. Mais la promotion des titres sportifs relève également du jeu concurrentiel qui anime le champ de la presse en ces années d'épuration. L'objectif vise à évincer les vieux rivaux et à créer de nouveaux titres tout en s'inspirant des réalisations d'avant-guerre, tant par la focalisation sur le sport professionnel, la place réservée aux champions que par l'ambition à organiser des événements sportifs à forte portée populaire.

Gilles Montéréal rappelle le duel fratricide qui se joue entre les quotidiens *Sports*, lancé par le Parti communiste le 23 février 1946 et *L'Équipe* qui tente de retrouver une légitimité à compter du 28 du même mois en gommant l'héritage pesant de *L'Auto*, jugé coupable de collaboration. Si *L'Équipe* se revendique le « journal sans parti, ni parti pris », affichant sa neutralité politique, *Sports* affirme quant à lui, sa dimension désintéressée, il « sert le sport sans s'en servir ». La dénonciation de l'engagement idéologique de *Sports* par son concurrent devient une posture afin de s'imposer sur la scène d'une information sportive en recomposition. Par une observation attentive de la présentation, de l'iconographie, du réseau d'acteurs et du contenu des discours, l'étude vise à mieux identifier les stratégies d'entreprises de presse rivales. Organisateur du sport-spectacle, *L'Équipe* le

24. Les indicateurs en sont nombreux. *l'Humanité* est ainsi candidat à la reprise de l'organisation du Tour de France ou de la course Paris-Roubaix. Les épreuves soutenues ou créées par ces titres rencontrent le succès et les débats portés par les rédacteurs (professionnalisme, pari, démocratisation, etc.) ont une audience qui va au-delà de la sphère communiste.

médiatise souvent à son profit et tend à mettre sous l'éteignoir ou à dénoncer les postures de *Sports*. Il parvient à séduire les lecteurs en développant le culte des champions. *Sports* tente dans une approche qui fait plus de place à la technique d'embrasser le sport dans un mouvement qui s'alimente à la masse des pratiquants pour atteindre l'élite. De cet affrontement journalistique, *L'Équipe* sort gagnant avec la disparition du quotidien communiste le 4 octobre 1948. Ses rédacteurs entretiendront alors le mythe de l'apolitisme en se fondant sur cet épisode pour faire la preuve de sa neutralité qui contraste avec l'engagement du défunt *Sports*. La démarche comparative de cet article permet d'en discuter les fondements et contribue à nuancer les positions respectives.

Le cas de *l'Humanité* se révèle particulièrement intéressant dans les stratégies développées durant les années 1950. En raison de sa position centrale dans l'univers communiste, le quotidien impulse une dynamique qui engage un nouveau rapport au sport. L'article de Michaël Attali s'attache à définir sa contribution dans la constitution d'une culture sportive parmi les masses populaires. La rubrique sportive qui prend place au sein du journal permet d'abord de proposer un panorama de l'actualité intégrant les grands événements internationaux. Elle participe alors à diffuser les normes sportives autour de la production de performance et de l'excellence indexées sur les systèmes sociaux qui créent les conditions de son expression. La valorisation de la figure du champion devient un angle éditorial privilégié qui tend à mettre en exergue les qualités liées à ce statut. Alors que jusque-là le lecteur de *l'Humanité* pouvait méconnaître l'actualité sportive, il en est désormais un fin connaisseur. L'une des caractéristiques éditoriales de ce titre implique néanmoins le dépassement de la contemplation pour favoriser le passage à l'acte sportif. Les responsables organisent alors des événements. Si une partie d'entre eux est à destination de l'élite sportive, d'autres s'adressent aux néophytes afin de les stimuler et faire du sport une réalité pratique. Cette option constitue l'une des originalités de cet engagement et aboutit à l'orée des années 1950 à faire de certaines épreuves des occasions inédites d'accueillir celles et ceux qui étaient exclus jusque-là de la sphère sportive. Elles deviennent des points d'orgue d'un dispositif permettant en particulier aux débutants de s'initier grâce aux conseils hebdomadaires des meilleurs spécialistes. Dépasant les habituelles injonctions sur la nécessité de pratiquer une activité sportive, *l'Humanité* crée les conditions de son exercice. La culture sportive entre ainsi dans les foyers, devient un support de réflexion et inclut les premières expériences sportives synonymes pour certains d'une pratique durable.

L'étude de la diffusion de la presse régionale française communiste après-guerre se révèle un axe pertinent qui mérite de multiples approfondissements et complète utilement les approches nationales. Avec le cas du bassin minier du Pas-de-Calais et la position prééminente des communistes

dans le Nord dans un contexte saturé de luttes ouvrières, Marion Fontaine analyse l'impact du quotidien régional *Liberté*, dont le premier numéro paraît au début du mois de septembre 1944, dans la construction d'une culture militante. Ce journal est le premier, parmi ses concurrents régionaux, à lancer un supplément sportif hebdomadaire, *Liberté-Sports*, publié entre juillet 1945 et le début de l'année 1948. Le ton du supplément avant tout sportif et régionaliste, revendique plus une accroche populaire qu'un discours militant. Le journal parle du sport qui plait à ses lecteurs, c'est-à-dire du spectacle joué par des professionnels, avec une prédilection très nette pour les matchs de football et les courses cyclistes. Sous des dehors apolitiques, l'hebdomadaire esquisse pourtant un sens politique du sport, en particulier dans les représentations d'un « football ouvrier » qu'il tente de légitimer.

Si l'analyse de la situation française permet de mesurer l'ampleur du volontarisme médiatique et la place cardinale prise par le sport dans la rhétorique communiste, l'éclairage international de la troisième partie de l'ouvrage démontre la systématique des engagements dans de nombreux pays européens.

Aurélien Ros se focalise sur les trois premières participations de l'URSS aux Jeux olympiques. Il détaille les représentations du sport soviétique et ses répercussions géopolitiques à l'échelle internationale. La description des résultats des sportifs de l'Est par les médias conforte l'image idéalisée de la société socialiste que souhaitent véhiculer les pays communistes par l'intermédiaire de leurs antennes dans les pays occidentaux.

Les revues des associations dites « d'amitié Est-Ouest », créées après 1945 s'avèrent dans ce cadre une source précieuse dans la compréhension de la construction de l'image que les démocraties populaires veulent donner d'elles-mêmes à un public occidental non communiste. Emilia Robin-Hivert décrypte les lectures faites du sport comme vecteur idéologique dans les revues d'amitié. Bien loin d'être uniquement un élément divertissant ou attractif, l'exercice physique se rattache étroitement à la rhétorique globale en ces temps de guerre froide : exaltation de la puissance du monde communiste, démonstration de la supériorité du modèle socialiste, outil de cohésion du bloc oriental. Parallèlement, ces articles sont pour l'historien révélateurs de certaines dynamiques internes : l'utilisation du sport dans le jeu diplomatique, sa place dans la définition des identités nationales, son rôle dans le partage de valeurs communes par-delà le rideau de fer.

L'analyse de la situation italienne permet de rappeler les nombreuses similitudes qui existent avec la France. Leo Goretti souligne ainsi qu'après une période de suspicion de la gauche italienne à l'égard du sport, estampillé fasciste, la Libération correspond à un investissement conséquent des médias communistes pour promouvoir la pratique et assurer la propagande d'un modèle sportif référent. La force régénératrice du sport tant au

plan physique que moral est mobilisée pour convaincre la classe ouvrière. Une telle adhésion ne remet pas en question la fonction classique du sport italien comme levier d'identité nationale.

Moritz et Philipp Lohmann mènent une analyse sur un titre publié dans un pays du bloc communiste. Ils étudient le cas de l'Allemagne de l'Est entre 1960 et 1990 dans ses relations avec l'URSS au prisme d'un engagement sportif contenant les germes d'une concurrence. En portant leur attention sur *Deutsches Sportecho*, titre spécialisé publié sous le contrôle des autorités de la République démocratique allemande, ils identifient les modalités de mise en scène des victoires susceptibles de flatter un sentiment identitaire devenu indispensable à compter de 1961 avec la construction du mur. Si l'amitié germano-soviétique représente l'objectif premier, les réussites sportives internationales mettent en avant la supériorité de la RDA sur l'URSS et anticipent une forme d'autonomisation.

La dernière partie de l'ouvrage s'ancre dans les années 1970, période de recomposition de la presse communiste en France alors que le sport connaît un vif regain d'audience sur le plan politique et social.

Karim Souanef examine l'itinéraire de Maurice Vidal qui se situe au croisement de plusieurs titres de la presse communiste. Directeur de *Miroir-Sprint* puis de *Miroir du football*, *Miroir du rugby*, *Miroir de l'athlétisme* et *Miroir du cyclisme*, ancien journaliste sportif à *Ce soir* et accueillant dans son équipe des salariés de *l'Humanité*, il promeut un idéal fondé sur les « vertus » du sport. Dénonçant parallèlement l'utopie de l'apolitisme, il impose le sport comme un marqueur des sociétés. Au fil de ses nombreuses tribunes, il s'érige en protagoniste central et définit dans l'opinion publique un rapport singulier au sport. Pénétré des idéaux communistes, il assure leur diffusion sans toutefois l'afficher explicitement.

Natalia Bazoge et Sandrine Jamain-Samson poursuivent l'étude de *Miroir-Sprint* sur le thème du genre. Dans un contexte de revendications féministes, la sportive se détache comme une nouvelle figure. La presse communiste se positionne-t-elle sur la légitimité des pratiques féminines, sur des choix d'activités? Dans quelle mesure le principe d'égalité, mis en avant dans la rhétorique communiste, correspond-il aux propositions développées? L'analyse relève l'ambiguïté du discours et des représentations des sportives, à mi-chemin entre tradition et modernité. Le modèle de féminité traditionnel, lié aux exigences esthétiques reste très prégnant. Néanmoins, en accord avec les discours des dirigeants du Parti communiste français, le journal dépeint les sportives de manière novatrice.

Le titre *Nous, les garçons et les filles* est destiné en priorité aux jeunes. Dans un environnement très concurrentiel, le magazine milite pour promouvoir de nouvelles valeurs. Pour autant, il tente de séduire un public fasciné par les idoles. Jean-Marc Lemonnier montre que le sport constitue une thématique majeure de ce titre. Il est dans ce registre le titre qui lui

donne la place la plus importante. Le sport est un outil politique au service des passions partisans qui permet de mettre en scène la validité de certains principes comme le travail au cœur du discours communiste. Il contribue aussi à la quête d'émancipation des classes sociales populaires en appelant à se saisir d'une activité encore considérée comme l'apanage des milieux aisés. L'ambiguïté est là aussi présente avec la valorisation du champion comme référence de la norme sportive alors que nombre de textes dénoncent les dérives de la pratique intensive.

L'investigation sur la presse communiste française intègre les espaces ultra-marins et les anciennes colonies. La Réunion apparaît comme une terre marquée par l'idéologie communiste. Dès les années trente, ces idées sont présentes dans la colonie et s'appuient sur des acteurs qui vont jouer, un rôle déterminant dans le processus de décolonisation, puis de départementalisation. La popularisation du Parti communiste réunionnais depuis 1945 reste fortement liée à la création de son organe de presse : *Témoignages* qui relaie revendications et mouvements d'idées. L'article de Claude Calvini s'attache à son impact dans la vie sociale, notamment à l'occasion de la première organisation des Jeux de l'océan Indien en 1979 mettant en avant la force de ses réseaux dans l'environnement international. Ce journal, peu porté jusqu'alors sur le sport, perçoit l'opportunité d'en traiter l'actualité afin d'imposer sa conception politique. Les commentaires sur le déroulement des Jeux montrent néanmoins les limites d'un journalisme sportif de circonstances. La critique systématique nuit à l'argumentation anticolonialiste des communistes. Là où le choix des disciplines, l'origine sociale des pratiquants ou la mise en évidence du contrôle des instances sportives locales par l'État, auraient pu conforter objectivement le raisonnement.

Ce sont ces mécanismes, la place significative du sport dans la presse généraliste nationale et régionale, la création d'une presse sportive spécialisée, sa disparition que nous avons souhaité mettre à jour dans le cadre de ce recueil. À la croisée de l'histoire politique, sociale et culturelle, les contributions permettent d'analyser l'intérêt inédit, puis généralisé des presses communistes pour le sport. D'abord opposée à une entreprise qualifiée de « bourgeoise » puis convaincue de sa diffusion, la presse se révèle parfois critique, régulièrement dénonciatrice, souvent propagandiste et porteuse d'un discours militant. En concurrence dans le paysage de la presse écrite, elle se saisit du phénomène social qu'est le sport pour mieux faire fructifier son idéologie, ses discours, son audience. Elle contribue à structurer les pratiques en véhiculant un modèle de perception et de diffusion du sport tant au niveau national qu'international. Dans nos sociétés contemporaines dominées par les enjeux médiatiques, le sport apparaît une fois encore comme un objet d'étude particulièrement pertinent.